

This is Crème fraîche

Eric Troncy



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/2298>

DOI : 10.4000/critiquedart.2298

ISBN : 2265-9404

ISSN : 2265-9404

Éditeur

Groupement d'intérêt scientifique (GIS) Archives de la critique d'art

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2001

ISBN : 1246-8258

ISSN : 1246-8258

Référence électronique

Eric Troncy, « *This is Crème fraîche* », *Critique d'art* [En ligne], 17 | Printemps 2001, mis en ligne le 08 mars 2012, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/2298> ; DOI : 10.4000/critiquedart.2298

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

Archives de la critique d'art

This is Crème fraîche

Eric Troncy

RÉFÉRENCE

Fresh Cream : art contemporain et culture, Paris : Phaidon, 2001

Voici, 100 ans d'art contemporain, Amsterdam : Ludion ; Paris : Flammarion, 2000

- 1 Conçu comme “une exposition dans un livre”, et présenté comme devant jouer un “rôle de biennale d’art contemporain”, *Fresh Cream* fait suite à *Cream*, également publié par les éditions Phaidon en 1998. Sur le même principe, le livre rassemble 100 artistes choisis par personne en particulier, plus exactement par dix commissaires en général. Le tout forme forcément un résultat impersonnel, et permet de vérifier une fois encore le vieil adage qui veut que « un dromadaire, c’est un cheval dessiné par un comité technique. » L’ensemble ne ressemble en effet pas à grand chose, et en tant que tel reflète l’état général de la création actuelle autant que de ses modalités de promotion. Le recours à un nombre inflationniste de commissaires ou de critiques (qu’on vérifiera encore lors de la prochaine biennale de Lyon) circonscrit une sorte de goût moyen et forcément non signé —personne ne dit “je”—, et la constitution d’un ensemble où s’exprime un vrai regard est interdite. Rien, au bout du compte, ne rassemble ces artistes, vaste panorama à regarder en touriste qui s’égare depuis de très jeunes “candidats-artistes” qui ne passeront vraisemblablement pas l’examen, jusqu’à Paul McCarthy.
- 2 Sans surprise, dix commissaires non français n’ont pas choisi un seul artiste français (dans la précédente édition, ils étaient quand même au nombre de quatre (Dominique Gonzalez-Foerster, Thomas Hirschhorn, Pierre Huyghe, Fabrice Hybert), ce qui donne une indication essentielle quant à la fiabilité de cet ouvrage pourtant proposé, c’est là l’ironie, dans une édition française.
- 3 De tous les poncifs de ce milieu qui a décidément tourné une page, *Fresh Cream* ne nous en épargne aucun, pas même la “conversation sur internet” entre les dix commissaires, texte bavard et inutile effleurant des sujets aussi inédits que le conservatisme de New York et la politique de Giuliani, l’action de Charles Saatchi ou le multiculturalisme —c’est dire si

c'est audacieux—. On s'y met en garde de « ne pas créer un autre courant dominant opposé à celui qui existe » (Poshyananda), et pour tout dire, le *politically correct* et l'*intellectually correct* y prennent le thé. En revanche, Gilda Williams (l'éditeur du volume) a pris l'excellente initiative de demander au dix "commissaires" de choisir chacun le (fragment de) texte d'un auteur, brossant "un contexte culturel". C'est la partie la plus intéressante de l'ouvrage : tous ces textes (à quelques exceptions près) sont épatants. Celui de Liam Gillick, en premier lieu, qui résume en huit points les mécanismes de construction et de propagation de l'art actuel, ou encore de l'écrivain Hanif Kureishi, celui du philosophe moscovite Valery Podoroga, et tout particulièrement "Les enfants du chaos, survivre à la fin du monde que nous connaissons" (1997) de Douglas Rushkoff, journaliste au *New York Times*. Ce dernier livre une réjouissante analyse de l'évolution des pâtes à modeler destinées aux enfants (depuis le *Play-Doh* et *Silly Putty* jusqu'à l'inénarrable *Slime*) et plus généralement du choix des enfants pour tel ou tel type de jeux. C'est un texte brillant et passionnant dont on regrette qu'il ne soit pas tout simplement traduit dans son intégralité —il eut ainsi remplacé fort utilement cette *Crème Fraîche* épaisse et pas très fraîche.

- 4 Précisons enfin que l'ensemble est servi par une maquette indigente : un livre démesurément haut quand le précédent était à l'italienne au-delà de la raison ; des légendes en corps 4 signalant la prévalence de l'image et, *last but not least*, une liste d'artistes en rose pâle sur rose très pâle propre à décourager toute tentation de lecture.
- 5 Par opposition, le catalogue de l'exposition *Voici* fait figure de véritable enchantement, qui décline avec un certain talent le classicisme le plus absolu pour sa mise en page. Par opposition aussi, quelqu'un y dit "je", en l'occurrence Thierry de Duve (son nom est encadré sur la couverture), qui expose un peu lourdement ses théories à grand renfort de Manet et de Velasquez. Le livre s'ouvre sur une fort inutile digression sur le titre qui ne manque pas d'écorcher l'exposition *Voilà* du musée d'art moderne de la Ville de Paris —on est à la récré dans la cour d'école !. « Il suffit d'imaginer que l'exposition se soit intitulée *Voilà* pour comprendre pourquoi elle s'appelle *Voici* » et de dissenter sur le caractère péremptoire et autoritaire de *Voilà* comme opposé à celui, "ouvert et sans prétention", de *Voici*. Bon, ça ne vole pas très haut, et l'on aime bien le découpage en trois parties "Me voici", "Vous voici", "Nous voici", façon méthodique de triturer autrement la vieille question du spectateur. Le catalogue est censé rendre compte de la totalité de l'exposition, et si tel est le cas, on est un peu déçu par cet embryon d'idée (pourtant enthousiasmante) d'association des œuvres sans respect de chronologie ou de mouvement au profit d'un autre lien (un récit personnel) : tel qu'exposé (du moins dans le livre), cela ressemble simplement à une bien pauvre série d'expositions thématiques (la grande plaie du moment) : le miroir, le corps, la vitrine... Le texte quant à lui est souvent redondant —peut-être qu'un simple livre d'images aurait fait l'affaire, puisqu'en l'occurrence il s'agit du rapprochement visuel d'œuvres diverses (parfois, le rapprochement est vraiment pauvre et ne dépasse pas le constat visuel : le "Chariot" de Didier Vermeiren, "La Cage" de Giacometti et le ballon dans un aquarium de Jeff Koons).
- 6 Entre *Fresh Cream* et le catalogue de l'exposition *Voici*, c'est bien la place du "je" dans la lecture de l'art contemporain qui fait question. Thierry de Duve y répond par l'affirmative (déjà, le visiteur de l'exposition pouvait la parcourir muni d'un baladeur, écoutant le commissaire s'y présenter personnellement —une idée bien séduisante—). Le livre de Phaidon y répond par un consensus collectif dont le modèle finit par irriter de façon plus qu'active. Dans la profusion des propositions plus ou moins artistiques, alors que tout le

monde semble autorisé à parler ou à exposer, alors que le marché de l'art se satisfait de tout et de rien, l'offre et la demande se légitimant mutuellement dans un emballement plus ou moins sérieux, il est plus que jamais nécessaire que, comme Evelyne Thomas, les "lecteurs de l'art" s'obligent à dire : « C'est mon choix ».